

BOURRELETS CICATRICELS

Baptiste Lanaspeze

« *Sous l'emprise de cette loi des auspices, les forêts devinrent vite profanes : elles obstruaient la communication des volontés et intentions de Jupiter, car leurs feuillages bouchaient la vue du ciel.* »
Robert Harrison, *Forêts, Essai sur l'imaginaire occidental*, Flammarion, 1994

« *Ce n'est pas l'un des moindres charmes de la féerie amazonienne que ce passage subit et constant à des niveaux extrêmement divers de conscience.* »
Pierre Restany, *Voyage du Rio Negro*, 1979 (Wildproject, 2012)

J'avais d'abord admiré les tables de torture, les coups du destin dans l'eau noire, les animaux abstraits échouant à avancer, la houle en barres d'aluminium, les champs de blé emportés dans le vent mécanique d'un parfait hasard, ces téméraires contrefaçons du monde, ces implacables duplicata, ces observations sévères, ces *machines irrégulières* ; et j'étais surpris que leur auteur me raconte aussi volontiers – et avec quelle intense concentration, quelle fièvre froide – son cheminement intérieur sur ces mêmes questions que son travail attaque. En contrepoint de cette œuvre ciselée, glacée, retenue, montrant l'absence de vie dans la vie, décourageant toute empathie, il y a ce flot intellectuel. Costes n'est pas avare de mots, non qu'il soit commentateur complaisant de lui-même ; il est dévoré par une quête théorique si profondément incarnée, si peu abstraite, si cruellement vécue, si corrosive, qu'elle ne peut que blesser le philosophe.

J'ai scié, ramassé et ordonné des tronçons de nos conversations, des branches des textes que nous avons échangés, des feuillages de l'épaisse documentation qu'il m'a remise – notes, recommandations, citations, ébauches de textes, poèmes. Costes a repris, questionné, complété, ajouté ; j'ai ajusté. De cet ensemble de froissements, d'injonctions, de crissements, une vérité se dégage qui, me semble-t-il, dépasse nos accords et nos désaccords.

Nos représentations de la nature sont en train de connaître une altération historique. La nature qui avait d'abord disparu avec l'art contemporain, puis était revenue sous la forme du site, de la terre (*land*), semble faire aujourd'hui l'objet d'une reconstruction intense et protéiforme. Jungles, déserts, réserves (dont la forêt est l'archétype) : ces monuments, naguère conçus comme des « enfers verts » à conquérir et maîtriser, jadis comme refuge des fées, des esprits malicieux, des ogres et des sorcières – ont été sacralisés et protégés tout au long du 20^e siècle. Une fois sacrifiée par l'industrie, la nature pouvait alors, en certains lieux, être sacralisée – c'est-à-dire retirée, séparée, et promise à la destruction par l'industrie touristique. Ce que nous appelons « nature », serait-ce précisément ce que nous nous proposons de détruire ?

Un peu comme Diogène cherchant un homme, en plein jour, une lanterne à la main, Costes est parti chercher la nature en forêt amazonienne. Il a voulu confronter physiquement toutes ces représentations – les confronter à la réalité d'une expérience vécue. Premier séjour : sept semaines en autonomie à Carbet-Mitan, en Guyane, dans la forêt amazonienne, avec quelques compagnons, à vingt kilomètres de toute piste (huit heures de marche).

« Quand tu arrives dans la jungle amazonienne pour t'y installer et y vivre, tu es d'abord surpris par l'absence de danger, en tout cas l'absence des menaces qu'on se représente habituellement – comme par

chaque instant de te tomber sur la tête.

La nuit, ça rend le sommeil impossible. Comment s'endormir en sachant que la voûte peut s'écrouler ? Mais au fil des nuits, assez vite, il se passe une chose étonnante : tu acceptes ce risque. Tu acceptes la mort.

Et à partir de ce moment-là, tu as l'impression physique de faire partie de la forêt. Tu t'en remets à elle. C'est elle qui décide. »

Chaque jour, pendant des semaines, parmi les diverses expériences auxquelles Costes s'est livré, il a noté, au plus près du terrain, ses flux mentaux, au fil de ses marches dans la forêt. Il a documenté les micros-événements de la vie quotidienne. « Interaction dérisoires, instants ratés de maladresses de certains êtres vivants, erreurs de choix, systèmes chaotiques. »

Ce qui n'est pas maîtrisé, ce qui échappe au contrôle humain : quelque chose de *sauvage* peut être retrouvé dans ces petits mécanismes *sylvestres*.

« **Impression d'être dans une cage d'oiseau.**

Feuille ressemble à une arrête de poisson.

Embranchement de feuille ressemble à un insecte.

Bruit de feuille sonne comme une feuille métallique.

Fruit rond dans une toile d'araignée semble léviter.

Trois chauve-souris sur le bras, frôlements.

Pétales de fleurs comme mâchoire, contours planté de dents.

Feuille en forme d'empreinte de sabot.

Mousse comme des vers. »

« Décrire, le long d'un parcours aléatoire, ce que mon attention retient – la profusion visuelle et sonore est telle, qu'un tri est fait. Le mécanisme de ces petits textes est simple : ça part de la description de quelque chose d'inconnu, aussitôt exprimée sous la forme d'un lien vers quelque chose de familier. C'est en fait une forme de dissection du processus de création. Je me constitue ma propre matière artistique. Plus tard, ces notes alimenteront la recherche d'idées, de réflexions... qui sont à la base de certaines pièces que j'ai réalisées. »

Ces petites expériences, ces micro-événements notés, remisés, retrouvés, formeront la matière de nouvelles machines. Les parcours instables, la menace des chablis, la construction d'un carbet. C'est en sortant de la forêt, après avoir vécu des semaines durant sur le sol instable, que le corps trébuche et tangue sur sol plat. La pièce **Rodéo** rend compte de ce vacillement immobile. Les carbets – ces habitations sommaires en forêt – construisent un rapport à l'espace, témoignent d'une adaptation à l'architecture du lieu, forment une protection basée uniquement sur la suspension. Articulant l'état intérieur à la structure spatiale, Costes touche juste : « L'abandon est permis par la tension et la suspension. » Inspiration, expiration. (33)

« C'est pareil pour les tours COPAS (Guyane) et de Can Gio (Vietnam), ces mégastructures ubuesques qui sont là dans l'unique but d'observer, mais l'observation est aussi une surveillance, une tentative de contrôle. Les constructions des orpailleurs sont tout autant intéressantes, leurs structures architecturales traduisent une certaine condition humaine, mais aussi une force expressive, une fragilité rugueuse. »

Costes a déjà inventé et réalisé ses machines – je les appelle ses machines – lorsqu'il part pour la première fois en Amazonie. Il a déjà commencé de mettre en œuvre ses imitations mécaniques du hasard. Il part là-bas en quête d'un point zéro. D'un mètre-étalon. D'un lieu de référence. Pour comparer la réalité de la nature isolée, aussi intacte, vierge que possible, avec l'idée qu'on s'en fait, les représentations qu'on s'en donne. Un premier séjour de sept semaines. en pleine forêt. puis un autre de

indissociable de cette obsession de la conscience réflexive, de cet esprit de vérité, de cette obstination à la lucidité, de cette recherche – ultramoderne – de l'objectivité. La cruauté de la science, c'est la cruauté de *l'esprit qui se retire lui-même du monde qu'il étudie*.

« Vouloir sauver la nature ? Je ne vois pas projet plus vain. La vocation de l'espèce humaine est de modifier son milieu, d'humaniser la biosphère jusqu'à saturation. Il n'y a rien à faire contre cela. On ne lutte pas contre la nature humaine. » C'est de cet horizon que les machines semblent procéder. De la vision actuelle de ce désastre nécessaire. La nécessaire destruction de l'univers qu'entraîne toute autodestruction réussie – et qui serait le destin intérieur de l'espèce humaine. C'est cet horizon qui dévitalise aussi radicalement le monde.

Dans quelle mesure cela est-il vrai en forêt ? Dans quelle mesure, pour celui qui vit dans la forêt, cette dénaturalisation a-t-elle le moindre sens ? Dans quelle mesure l'idée d'une nature distincte de mon corps a-t-elle elle-même un sens ? « Au bout d'un moment, on se sent considéré comme n'importe quelle espèce. C'est la forêt qui décide, on ne maîtrise rien. C'est elle qui te protège. Et désormais, chaque bout de forêt que tu regardes devient un signe – pourquoi ici, soudain ce chant d'oiseau est-il simultané avec cet insecte qui s'immobilise dans l'air ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ce qui peut paraître angoissant au début devient rassurant : car être considéré comme toutes les espèces, c'est donc faire partie d'un tout. C'est à partir de là que les choses deviennent possibles. »

« Feuille semble couverte de moquette.

Racines de palmiers semblent sortir du tronc comme des pâtes alimentaires rouges qui éclatent l'écorce.

Branche couverte de petites boules tel un arbre de Noël parasité de boules.

Termitière comme une éponge peinte en noir ou en vert.

Arbre gruyère.

Vol d'un aigle harpie, je mime une bête pour l'attirer.

Tiges rouges sortent d'un tronc mort comme deux antennes.

Deux feuilles en cloche dans une autre.

La feuille grignotée imite la courgette (cucurbitacée)

Gros champignon blanc: robe de mariée.

Sous les feuilles des palmiers piquants, dans la baleine. »

Le corps sait ce qui n'est pas encore arrivé à la conscience – ou ce qui en a été arraché. Le corps sait la dépendance, l'incomplétude, la douleur du plaisir, la continuité parfaite avec la chair du monde. Obscure continuité. Dans la forêt comme Pinocchio dans la baleine. Comme Job dans le Léviathan. La forêt est peuplée d'elfes et de fées, d'ancêtres et d'esprits. Viviane à Brocéliande, Morgane près d'Avallon, Mélusine en Poitou et en Vendée, les enchanteresses dans les Ardennes... Tour à tour belles et jeunes, ou vieilles et laides. Dryade, elfe, vieille mère, nymphe, biche-fée, dame blanche, dame verte... Paysans, bûcherons, chasseurs, marchands ou seigneurs, tous furent ensorcelés par ces créatures humanoïdes féminines aux pouvoirs surnaturels.

Plus il part et repart en forêt, plus il doit dérouler de déconstructions scientifiques pour défaire son animisme croissant. Après avoir vécu au plus près des esprits de la forêt, dans l'esprit de la forêt lui-même, il lui faut requalifier l'ensemble en termes d'origine des mythes. Plus sa sylvomanie grandit, plus sa critique est acide. Il se défend contre la forêt qui se fait en lui.

« Qu'as-tu fait de ton animisme ? S'évapore-t-il quand tu sors de la forêt ?

– D'abord oui, il est directement lié à cet environnement-là, à ce mode de vie, à ces conditions concrètes d'existence. Et ensuite, il faut aussi rentrer chez soi, dans sa civilisation. »

Plus la forêt le prend, plus sa modernité s'exacerbe. Plus il pénètre les mystères obscurs de l'âme du monde, plus sa quête de lucidité devient incandescente.

Les repères ont disparu, d'autres apparaissent. On se sent entouré d'une entité douée de conscience qui, tout à tour peut récompenser ou punir (*maskilili*).

C'est le récit des origines, cela démontre la naissance des croyances donc, des civilisations. »

S'il est vrai que toute la modernité n'est qu'une vaine tentative de s'arracher au mystère obscur de la nuit, alors Costes est un Descartes enragé. Jusqu'au point de rupture, où il doit sans doute être en train de s'approcher.

« Forêt comme un organisme, un ventre.

Plantes vertes aquatiques comme du corail

Village sous racines de palétuviers.

Village sur branche, les feuilles supportent les habitations

Oiseaux pic (tête rouge, bec pointu) font sonner le bois. Ils sont face à face et ressemble à un carillon.

Nid d'araignée écho au vent (les végétaux font bouger le nid qui est parcouru des spasmes des milliers d'araignées).

Minuscule boule blanche au bout d'une tige prend le mouvement alentours.

Les feuilles semblent dévorées mais elles sont, en réalité, criblées d'impacts de ce qui tombe des arbres. »

Pour le géographe Augustin Berque, la modernité est la négation de la *relation* constitutive homme-nature, par l'auto-institution d'un sujet abstrait – en d'autres termes, une profanation du monde. Depuis 3 ou 4 siècles, notre relation avec la nature a évolué sans que nous n'ayons plus les outils symboliques pour l'accompagner. Nous ne parvenons pas à penser, à formuler, à intégrer dans la culture, les interactions de plus en plus violentes que nous avons avec la nature. Chaque violence faite à la terre est une violence faite à nous-mêmes, directement ; car *nous sommes notre monde*.

Cette représentation de la nature vierge, grouillante et dangereuse, Costes ne l'a jamais trouvée au cœur de l'Amazonie. La « jungle » est en réalité un espace assez vaste, assez vide, où la plupart du temps, il ne se passe pas grand-chose. En revanche, en lisière de certaines forêts (comme ce parc national au Vietnam), dans cette zone tampon où la forêt est déséquilibrée par la présence humaine, là, oui, elle devient jungle. Dans cette réaction de pullulement que l'on appelle parfois, par métaphore avec l'effet d'une blessure sur le tronc d'un arbre, un « bourrelet cicatriciel ».

Est-ce parce que l'on s'est souvent heurté à cette première couche extérieure de forêt, qu'on a si souvent décrit la forêt impénétrable ? Ou est-ce au contraire parce qu'on l'a représentée comme telle, qu'on l'a rendue grouillante ? Peu importe en réalité. Dans cette zone tampon, où la forêt est attaquée par l'espace ouvert, elle redouble de vie, hérissée d'un rempart de densité.

La conscience comme un acide se rebiffe, attaque, dévore, se ronge elle-même, jusqu'à ce qu'elle reconnaisse qu'elle est tributaire du sang et de la chair qui, elle-même, la constitue, et que cette chair est esprit tout autant que l'esprit est sang, et que c'est cela, le vrai nom de la nature, cet abandon au dehors, c'est-à-dire à soi.